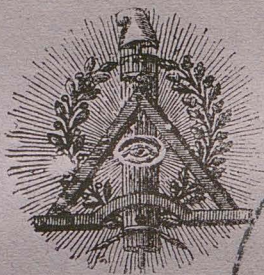


10fe 1185

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



L'AMI DU PEUPLE,

OU

LA MORT DE MARAT,

FAIT HISTORIQUE EN UN ACTE,

SUIVIE

DE SA POMPE FUNÈBRE,

*Représenté, pour la première fois, sur le
Théâtre DES VARIÉTÉS AMUSANTES,
Boulevard du Temple, le 8 août 1793,
(vieux style.)*

Par le Citoyen GASSIER-ST-AMAND.

Il fut en tous les tems l'appui de l'innocence
Et l'infortuné en lui trouvoit un protecteur.

Prix, 1 liv.

A PARIS,

Chez la Citoyenne TOUBON, sous les galeries du
Théâtre de la République, à côté du passage vitré.

1794.

PERSONNAGES. ACTEURS.

MARAT.	Le Citoyen CLAIRVILLE.
CHARLOTTE-CORDAI.	La Citoyenne LÉVÊQUE.
LAURENT BASSE.	Le Citoyen ROUSSEAU.
EVARD.	La Citoyenne SEVRAIT.
CUISINIER.	Le Citoyen ST-HÉLÈNE.
PEUPLE.	

*La Scene est à Paris dans un appartement
de Marat.*

Je soussigné, déclare avoir cédé à la Citoyenne
TOUBON les droits tant d'imprimer que de vendre
l'*Ami du Peuple*, ou la *Mort de Marat*, trait histo-
rique, me réservant mes droits d'Auteur par chaque re-
présentation qu'on en donnera sur tous les théâtres de
la République française, m'autorisant du Décret des
Représentans du Peuple sur les Auteurs dramatiques.

GASSIER-ST-AMAND,



L'AMI DU PEUPLE,

OU

LA MORT DE MARAT,

TRAIT HISTORIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un appartement.

LAURENT *seul, occupé à plier des journaux.*

DIEU merci, voilà mon ouvrage achevé. Il n'en est pas de même du citoyen Marat. Ses travaux entravés chaque jour par les malveillans et les ennemis du bien public, ne lui laissent pas un instant de repos. L'amour de la patrie, l'estime de ses concitoyens peuvent seuls le dédommager des désagrémens qu'il éprouve. Le digne homme ! Zélé défenseur de la République, il est sans cesse occupé du bien général. Peines, chagrins, veilles, rien ne lui coûte ; il oublie tout. Infatigable ami du

peuple, tu ne crains point d'abréger tes jours en travaillant pour son bonheur. Puissent tes concitoyens récompenser tes vertus ! En ce moment même, il travaille à déjouer les projets audacieux de ces insensés qui pensent changer la volonté d'un peuple libre. Non, non, ne vous trompez pas ; celui qui a tout sacrifié pour recouvrer ses droits, ne s'abaissera point sous le joug oppresseur des tyrans. Honteux d'être esclave, le peuple a rougi de sa faiblesse. En brisant l'idole qu'il encensoit, il a conquis la liberté. La liberté ! est-il un mot plus doux pour un vrai républicain ? Je sens mes larmes couler en songeant au bonheur de mon pays, et si chaque Français partageoit mes sentimens, bientôt les intriguans maudissant pour jamais leurs projets liberticides, goûteroient dans les bras de leurs frères, la douce satisfaction que l'on éprouve en contribuant au bonheur commun. . . . Mais quelqu'un frappe. Voyons ; si matin, qui pourroit venir ?... On y va.

SCÈNE II.

LAURENT, CHARLOTTE.

LAURENT *allant ouvrir.*

ENTREZ, Citoyenne.

CHARLOTTE.

Le citoyen Marat y est-il ?

LAURENT.

Oui : mais, dans ce moment, il n'est pas visible. Occupé d'affaires importantes, il m'a dit de ne point l'interrompre.

(3)

CHARLOTTE.

J'en suis fâchée. Partageant ses sentimens sur la chose publique, il seroit bien doux pour moi d'avoir un moment d'entretien avec lui.

LAURENT.

Si vous pouviez revenir dans un autre instant, je le prévien drai, et je ne doute nullement qu'il ne se fasse un devoir de vous recevoir.

CHARLOTTE.

Puisqu'il est ainsi, faites - moi le plaisir de lui remettre cette lettre, par laquelle je le prévien s sur les affaires dont j'ai à l'entretenir, et sur-tout, n'oubliez pas de lui dire que je serai exacte à l'heure indiquée.

LAURENT.

Vous serez obéie. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

LAURENT *seul.*

C'EST décidé; pas un instant de repos. Que son sort seroit à plaindre, s'il ne travailloit pour le bonheur de ses concitoyens! Mais la satisfaction qu'il éprouve, triomphe des désagrémens que lui cause son amour pour le bien public.

SCÈNE IV.

LAURENT, MARAT.

MARAT.

LAURENT, le journal de demain est-il prêt ?

LAURENT.

Oui, Citoyen.

MARAT.

Bon. N'oubliez pas de le faire porter à la poste. Occupé du bonheur de ma patrie en éclairant mes concitoyens, le moindre retard pourroit devenir très-conséquent, et donner aux ennemis de la chose publique l'occasion d'exécuter des complots que je ne cesse de déjouer. N'en doutez pas, Laurent, nos ennemis font encore des efforts pour nous désunir.

LAURENT.

Je le crois aisément... Mais leurs projets échoueront toujours, tant que l'intrépide Ami du Peuple les surveillera. Sentinelle infatigable, rien n'échappe à sa pénétration.

MARAT.

Vous vous trompez, Laurent; ce que je fais ne mérite aucun éloge. Choisi par le peuple pour défendre ses droits, je dois lui consacrer tous mes instans. Il n'est pas un de mes collègues à la Convention qui ne partage mes sentimens. Puis-ent nos travaux être couronnés du succès ! tel est notre vœu. En travaillant à la félicité publique, nous remplissons les devoirs que nous impose le titre sacré de représentans du peuple. Trop long-tems ses droits ont été méconnus. Croyez-moi,

mon cher Laurent, s'il en est parmi nous qui ont été égarés par de vils factieux, ils reviendront de leurs erreurs, et rougiront d'avoir, en partageant les sentimens de nos ennemis, oublié qu'ils étoient Français.

L A U R E N T.

J'accepte cet augure. Mais, Citoyen, j'aurai une grâce à vous demander.

M A R A T.

Parlez : quelle est-elle ?

L A U R E N T.

Celle de me permettre de partager vos travaux. Le zèle me tiendra lieu du talent. Je vous l'avoue, je ne puis, sans peine, vous voir passer des nuits entières à écrire. Il faut vous reposer ; je puis vous aider dans ce genre de travail. Car, je n'ose y penser sans frémir, vous êtes d'une santé délicate ; et si une maladie... Au nom du peuple dont vous êtes l'ami, ménagez vos jours ; ils sont trop précieux pour les prodiguer ainsi.

M A R A T.

Et que m'importe la vie, si je parviens à consolider le bonheur de la République ? Ne me dois-je pas tout entier à ma patrie ? chaque citoyen ne doit-il pas concourir à la félicité de son pays ? et tu voudrois que je me reposasse lâchement, quand je vois le danger qui nous menace, quand de toutes parts, ce n'est que complots, trahisons, perfidies ? Ah ! mon ami, je pardonne à ton attachement pour moi, qui dans ce moment t'égare. Mais, que penserois-tu, si tu me voyois oublier le serment que j'ai fait de mourir pour défendre notre liberté ? Et ce même peuple, au nom duquel tu me parles, que diroit-il, lui qui m'a confié ses pouvoirs, lui qui m'a dit : « Marat, sois notre ami, » notre défenseur ? Tu as notre confiance ; notre bonheur est entre tes mains ». Non, non, quand je devrois perdre la vie, rien ne me coûtera pour mériter cette

confiance dont je suis glorieux. Peine, sommeil, repos, je sacrifie tout; et si mon sang est utile pour cimenter la paix et le bonheur de mes concitoyens, je suis prêt à le verser. Voilà, mon ami, voilà mes sentimens. Si jamais tu me vois y manquer, prends un poignard, plonge-le dans mon sein. Ainsi doit périr un traître et un parjure.

L A U R E N T.

Pardonnez à mon zèle le conseil que je vous donnois.

M A R A T.

Viens, Laurent, viens, que je te presse contre mon cœur. C'est dans les bras de ton ami que tu trouveras ton pardon. (*Ils s'embrassent.*)

L A U R E N T.

Quel doux moment pour moi!

M A R A T.

Tu vas aller chez mon imprimeur, tu lui diras de m'envoyer une épreuve de mon nouvel ouvrage. Comme je desire prendre un bain ce matin, je m'occuperai à le parcourir, et à corriger les fautes qui pourroient s'y être glissées.

L A U R E N T.

J'y vais... A propos, voici une lettre qui m'a été remise par une Citoyenne qui, a-t-elle dit, a des affaires importantes à vous communiquer.

M A R A T.

Eh! pourquoi ne m'avoir pas averti?

L A U R E N T.

Je craignois de vous interrompre dans vos occupations; et, d'ailleurs, vous m'aviez recommandé...

M A R A T.

Oui, de me débarrasser des importuns. Mais quand

c'est pour affaire, le moindre avis peut être important. Il ne faut pas négliger les plus petits moyens de s'instruire. Comme je vous l'ai déjà dit, c'est un devoir pour tout citoyen de contribuer au salut de la République ; ainsi , à l'avenir , ne refusez personne , je vous prie.

L A U R E N T.

Sur cela , vous serez satisfait.

M A R A T.

A propos , faites-moi le plaisir de prier , en sortant , la Citoyenne Evrard de venir me parler.

L A U R E N T.

J'y vais. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

M A R A T *seul.*

V O Y O N S , lisons la lettre que je viens de recevoir. Peut-être contient-elle des indices qui dans ce moment , pourroient m'être bien nécessaires.

(*Il lit :*)

« Je vous ai écrit ce matin , Marat. Avez-vous reçu
 » ma lettre ? Je ne puis le croire , puisqu'on m'a refusé
 » votre porte. J'espère qu'aujourd'hui vous m'accor-
 » derez une entrevue. Je vous le répète ; j'arrive de
 » Caen ; j'ai à vous révéler les secrets les plus impor-
 » tans pour le salut de la République. D'ailleurs , je
 » suis persécutée pour la cause de la liberté ; je suis
 » malheureuse : il suffit que je le sois , pour avoir droit
 » à votre protection.

C H A R L O T T E C O R D A I.

Je me rappelle d'avoir reçu la lettre dont elle me parle ; mais mes occupations m'ont fait oublier de lui répondre. Comme elle doit venir aujourd'hui, je me disculperai de ma négligence à son égard. (*Ils s'assied.*) Je ne sais ; mais l'heureuse découverte de cette trame infernale , ourdie contre la République , et dont j'ai les preuves convaincantes , a répandu un baume salutaire dans tous mes sens. J'oublie , pour ainsi dire , les chagrins que j'ai éprouvés , en songeant que j'ai dans les mains le secret de nos ennemis. O liberté chérie ! ma seule divinité , que ne te dois-je pas ! Oui , toi seule m'inspires et soutiens mon courage ! Je te consacre à jamais une vie que je n'emploierai que pour te défendre. Mais il me semble entendre quelqu'un... Justement , c'est ma chère bienfaitrice.

SCÈNE VI.

MARAT, EVRARD.

EVRARD.

EMPRESSÉE à me rendre à vos ordres , je viens vous demander à quoi je puis vous être utile.

MARAT.

Des ordres ? je n'en ai point à vous donner. Trop heureux de recevoir les vôtres ! Mais puisque vous désirez savoir pourquoi je vous ai fait prier de passer ici , daignez me prêter un peu d'attention. (*Ils s'asseyent.*)

EVRARD.

Volontiers. Je suis prête à vous entendre ; car , je ne vous le cache point , mon seul plaisir est d'être auprès de vous.

M A R A T.

De ce côté, vous êtes bien payée de retour. Mais revenons à ma confiance... Mon amie, (permettez-moi ce nom; il n'en est pas de plus doux pour mon cœur), dans ces tems de trouble, où les patriotes poursuivis par les ennemis du bien public, ne savoient comment se soustraire à leur aveugle fureur, vous daignâtes me donner un asyle: seul, sans secours, abandonné, j'allois tomber en leur pouvoir; bravant tout danger, vous m'offrîtes une retraite sûre. Par vos soins, j'échappai au fer meurtrier des assassins qui avoient juré ma perte: ignoré de tout le monde, je trouvois chez vous cette sensibilité compatissante qui fait le charme de la vie pour deux personnes dont les caractères se rapprochent par la pensée: ce vif intérêt que vous prîtes pour moi, me pénétra d'une reconnoissance qui ne s'éteindra qu'avec la vie.

E V R A R D.

C'est me désobliger que de me rappeler ce tems fâcheux. Vous connoissez mon cœur; ainsi changeons, je vous prie, de discours.

M A R A T.

Non, je n'oublierai jamais ces momens; le souvenir en est trop agréable. Je puis avoir des défauts; mais je ne suis point ingrat: écoutez-moi jusqu'à la fin. Votre bourse, vos amis, vous employâtes tout pour m'obliger. Les tems sont bien changés: nos ennemis succombèrent, et la fuite fut la seule ressource de ceux qui échappèrent à notre juste vengeance. Répondez-moi avec franchise: puis-je compter assez sur votre estime pour, à votre tour, partager mon sort? Je suis peu fortuné; mais mon travail suffit pour nous procurer une aisance honnête: c'est à vous à décider.

E V R A R D.

La demande imprévue que vous me faites, m'em-

pêche de vous répondre à l'instant. Accordez-moi jusqu'à demain ; alors je vous ferai part...

M A R A T.

Non, ma chère Evrard, point de délai. Soyez sincère ; quel que soit votre réponse, j'y souscris dès à présent.

E V R A R D.

Puisqu'il faut vous l'avouer, je partage vos sentimens, trop heureuse de devenir la compagne d'un homme qui jouit de l'estime de la France entière.

M A R A T *lui prenant la main.*

Oui, ce jour est le plus heureux de ma vie. « O mon amie ! c'est dans le vaste temple de la nature » que je prends pour témoin de la fidélité éternelle que » je te jure, le créateur qui nous entend ».

Permetts que ce baiser scelle une union que je desirois depuis long-tems. (*Il l'embrasse*). Je braverai la fureur de nos ennemis : peu m'importe de tomber sous leur fer ; mon cœur est satisfait, j'ai payé la dette à la nature.

E V R A R D.

Permettez-moi de vous quitter ; vos occupations vous appellent, et je crains d'abuser....

M A R A T.

Si tu veux plaire à celui que ton cœur a choisi pour époux, change de langage. Indivisibles par le lien qui nous unit, quitte cet air froid et réservé qui ne convient qu'à ceux dont l'âme glacée ne peut sentir la douceur d'être aimés. Adieu, ma bonne amie ; dans peu j'irai me délasser auprès de toi du travail qui m'occupe. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

MARAT *seul.*

J'AI donc enfin joui du bonheur ! Ah ! je le sens dans mon cœur, ce jour efface tous mes chagrins. Une compagnie douce et chérie me fera oublier l'amertume que cause toujours la recherche des coupables. O mon pays ! que ne puis-je , en faisant mon bonheur, contribuer à ta félicité !... Mais Laurent ne vient point. Je desirerois prendre un bain , et je voudrois qu'il soit ici pour répondre aux personnes qui pourroient venir ; et puis j'attends cette citoyenne qui m'a prévenue par une lettre... Oh ! il ne peut tarder ; il est intelligent , et je m'applaudis chaque jour de l'avoir près de moi ; je le regarde comme un ami qui m'est attaché. Je suis sûr qu'il apprendra avec plaisir le nouveau lien que j'ai formé... Mais le voici.

SCÈNE VIII.

LAURENT, MARAT.

LAURENT.

CITOYEN , voici l'épreuve de votre ouvrage. Votre imprimeur m'a prié de vous dire de le lui renvoyer aussi-tôt que vous l'aurez corrigée.

MARAT.

Tu lui reporteras aujourd'hui. Comme je vais prendre un bain, tu vas rester ici, afin de répondre aux citoyens

qui pourroient me demander. Pendant ce tems, achève de plier ces journaux. (*Il va pour sortir.*) A propos, si la citoyenne qui est venue ce matin apporter une lettre, me demandoit, viens aussi-tôt m'avertir. Il faut que je lui parle.

L A U R E N T.

Je n'y manquerai pas. Avez-vous vu la citoyenne Evrard?

M A R A T.

Elle sort d'ici, mon cher Laurent. Je connois trop ton amitié pour moi, pour te cacher un secret qui fait le charme de ma vie : apprends que, ce matin, j'ai contracté, sous les auspices du Créateur, un lien indissoluble. Tu sais les obligations que je lui ai. Je n'ai point trouvé de moyen plus sûr pour m'acquitter avec elle, que celui d'unir mon sort au sien. La reconnaissance, l'estime, j'ose dire plus, l'amour, tout m'a fait un devoir de contracter ces nœuds. O mon cher Laurent ! voir ma patrie heureuse, et je serai au comble de la félicité.

L A U R E N T.

Je partage votre joie. Le bonheur de ceux qui nous sont chers est le seul desir d'un cœur sensible et reconnaissant.

M A R A T.

Je connois ton cœur ; c'est un sûr garant de ton amitié pour moi. Adieu, je te quitte. Conserve-moi le secret sur ce que je viens de t'apprendre. Dans ce moment, j'ai des raisons pour ne point le divulguer ; il faut éviter à mes ennemis... car tu le sais, j'en ai beaucoup.

L A U R E N T.

Et d'amis encore plus.

M A R A T.

Puissent tous les Français être les miens ! tel est le vœu que je fais chaque jour. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LAURENT seul.

J'AI la preuve la plus certaine de son amitié dans le secret qu'il vient de me confier. Il est bien doux pour moi de jouir de l'estime de celui que tous les bons Français regardent comme un dieu tutélaire et le défenseur intrépide de leurs droits. O Marat! tu seras à jamais immortel, et ton nom placé au temple de mémoire à côté de celui de Brutus, transmettra à la postérité le souvenir éternel du fondateur de notre République: tel est le sort qui t'attend. Et vous, qui oubliant que vous êtes Français, déchirez sans pitié le sein de votre patrie, quelle sera votre destinée? La haine de vos concitoyens, l'infamie et le mépris; vous traînerez par-tout votre inutile existence, et ne trouverez point où poser votre tête. Voilà le vôtre; tel est celui des traîtres et des tyrans... Mais quelqu'un vient. Voyons qui ce peut être. (*Il va ouvrir.*)

SCÈNE X.

CHARLOTTE, LAURENT.

CHARLOTTE.

CITOYEN, avez-vous remis ma lettre, et puis-je obtenir audience du citoyen Marat?

LAURENT.

Oui, Citoyenne; il m'a dit de l'avertir lorsque vous

viendriez. Daignez vous asseoir. Il est dans son bain, et je vais le prévenir.

C H A R L O T T E.

Dites-lui que j'attendrai ; mon dessein n'est point de le déranger.

L A U R E N T.

C'est lui faire trop de plaisir, lorsqu'il s'agit du bien public, pour qu'il ne sacrifie pas son intérêt particulier à celui de ses concitoyens. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

C H A R L O T T E.

VOILA donc le jour de ma vengeance arrivé ! Aujourd'hui, je délivrerai ma patrie du monstre qui la gouverne. Ma vie, sans doute, paiera le prix de la sienne ? Que m'importe ? Comme un autre Brutus, j'aurai sauvé mon pays. Rien ne coûte à mon cœur, quand il s'agit de l'intérêt commun. J'éprouve dans cet instant une douce sensation, en pensant qu'une femme, oui, une femme, aura sauvé la France. O vengeance ! vengeance ! c'est toi qui armes mon bras, c'est toi que j'invoque en ce jour ; soutiens mon courage. Que ne puis-je, du même coup, frapper tous ceux qui, comme lui, profitent de la crédulité du peuple pour le tromper ! Un tems viendra où les Français reconnoissans rendront justice à ma mémoire : O mon père ! pardonne à ta fille de disposer d'elle sans ton consentement ; mais l'intérêt de mon pays l'exige. Que suis-je sur la terre ? un être inutile. Je me dois à ma patrie ; le sacrifice de ma vie est trop peu pour payer le bonheur de la République. En poignardant Marat, je porte l'épouvante dans le cœur de ses complices, je satisfais ma vengeance, et j'assure

j'assure la félicité des Français. Ne donnez point de larmes à ma mémoire ; elle est sans tache. Que le succès réponde à mon espoir , j'aurai assez vécu.

SCÈNE XI.

LAURENT, CHARLOTTE.

LAURENT.

LE citoyen Marat vous prie de passer auprès de lui.

CHARLOTTE.

Avec plaisir. (*Ils sortent.*)

Ici , le Théâtre change et représente un appartement dans lequel Marat est au bain.

MARAT.

Laurent , un siège... Je vous fais mes excuses , Citoyenne , de ne pas vous avoir reçue plutôt. Mais occupé d'affaires importantes , j'avois oublié...

CHARLOTTE.

J'en suis bien dédommée en voyant l'intrepide ami du peuple. Partageant vos sentimens , il est bien doux pour moi de coopérer au bien public. Vous seul pouvez me seconder dans ma noble entreprise.

MARAT.

Je suis flatté que votre choix soit tombé sur moi , et je ferai tout pour le justifier.

CHARLOTTE.

Je vous ai mandé dans ma lettre , que j'arrivois de

B

de Guen : c'est-là où plusieurs de vos collègues sont retirés. Que pensez-vous de leur fuite ?

M A R A T.

C'est à moi , à moi , l'ami du peuple , que vous faites une pareille question ! Je les poursuivrai éternellement , je leur ai voué une haine qui ne s'éteindra qu'avec ma vie , et j'espère , avant peu , faire tomber leurs têtes sous le glaive de la loi.

C H A R L O T T E.

Ces mots me désident. Tiens , scélérat , reçois le prix dû à tes forfaits. (*Elle le frappe et s'enfuit.*)

M A R A T.

A moi , ma chère amie... O Dieu ! je me meurs !

E V R A R D , L A U R E N T accourant.

Ciel ! Marat assassiné ! Au secours ! au secours !

Peuple.

U N H O M M E du Peuple.

Parlez , que dites-vous ? Seroit-il vrai ?

L A U R E N T.

Peuple , votre ami n'est plus. Une main parricide a terminé ses jours.

T O U S.

O ciel !

L A U R E N T.

Une femme a commis cet horrible forfait. Pardonnez à ma douleur. Mes larmes me suffoquent.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.
LES PRÉCÉDENS, CUISINIER.

CUISINIER.

VENGANCE, mes amis ! le sang de Marat la réclame. Nous perdons en ce jour le plus zélé défenseur de la République. Ne nous laissons point abattre par un coup si funeste. Que le peuple se réveille aux cris plaintifs de son ami. Déjà son assassin est arrêté. Le peuple toujours juste en sa fureur, n'a point souillé ses mains du sang impur de celle qui lui a percé le cœur. Tout en gémissant sur la perte qu'il vient de faire, ce même peuple la conduit en prison. Bientôt la tête de cette femme cruelle tombera sous le glaive de la loi. Jurons sur les restes précieux de ce grand homme de venger sa mort. Union, fraternité, voilà votre ralliement. Nous perdons tous un père, un ami ; rendons à sa mémoire les honneurs qui lui sont dûs ; et n'oubliez jamais que le cœur de tous les Français est le panthéon où doit survivre l'ami du peuple.

Le rideau baisse.

P O M P E F U N È B R E.

Le Théâtre représente une place publique, au milieu de laquelle est élevée une estrade. Quatre candelabres antiques remplis de parfums brûlent aux quatre coins.

La marche défile à pas lents au son des instrumens guerriers et plaintifs. Après chaque roulement de tambour, on chante le chœur suivant.

C H Œ U R.

AIR : *Je m'abandonni...* (de Mengotzi.)

O sort funeste !
Un fer barbare
Dans le Ténare
Plonge Marat.

Roulement de tambours.

Qu'à l'instant même,
Par le supplice,
La mort punisse
Cet attentat.

On reprend tour-à-tour chaque couplet.

M A R C H E.

6 Guerriers la lance baissée,
2 Tambours couverts de noir,

4 Musiciens avec des trompettes.

Chœur de femmes vêtues de blanc avec des voiles noirs.

2 Enfans , portant , l'un l'inscription *Liberté*, l'autre *Égalité*.

Chœur de Romains.

La statue de Brutus portée sur l'épaule.

6 Gardes-nationaux avec le drapeau roulé , une couronne verte à la lance et un crêpe.

4 Enfans portant un candelabre où brûle de l'encens.

1 Enfant portant l'encens dans une boîte.

2 Romains portant , l'un l'inscription *Innocence* , l'autre *Justice*.

Le corps de Marat sur un lit de parade , porté par quatre Romains. Sa plaie est découverte , et le poignard est à côté de lui.

1 Enfant derrière le corps , portant cette inscription : *Il mourut pour la République*.

Evrard couverte d'un voile noir et accompagnée de deux femmes , porte son cœur sur un coussin.

Députés.

Peuple.

Gardes-nationaux.

Après avoir fait deux fois le tour du Théâtre , on pose le lit de parade sur l'estrade.

Alors un Romain chante le couplet suivant , que l'on reprend en chœur.

Air de la Romance de Charlotte.

O jour affreux ! ô jour funeste !

La France a perdu son ami.

Mais , de ta demeure céleste ,

Marat , sois encore noire appui.

Vois la douleur de la patrie
 Qui perd en toi son défenseur.
 L'on vient de l'arracher la vie.
 Tout Français sera ton vengeur.

Après le couplet, l'on entend gronder le tonnerre; le ciel s'ouvre à la lueur des éclairs. Une pluie de roses tombe sur le corps. Alors on entend une musique douce; la Liberté descend dans un nuage avec la Renommée qui sonne de la trompette. A son aspect, chacun s'agenouille; la Liberté prononce le discours suivant.

LA LIBERTÉ.

Peuple, séchez vos pleurs, bannissez vos regrets;
 Mourant pour sa patrie, au temple de mémoire,
 Marat que vous pleurez, immortel à jamais,
 De Brutus, en ce jour, partagera la gloire.
 Ses manes aujourd'hui vous demandent vengeance;
 Vous la devez, Français, à votre défenseur;
 Il fut en tous les temps l'appui de l'innocence;
 Et l'infortune en lui trouvoit un protecteur.
 Aux armes, Citoyens! marchez sous mon égide;
 Que les tyrans ligés périssent sous vos coups;
 Qu'ils trouvent le trépas qu'ils réservoient à vous:
 La Liberté, Français, vous servira de guide.

Après ce monologue, la Liberté posera une couronne sur la tête de Marat; ensuite elle remontera au ciel; la Renommée sonnera la trompette; l'on battra aux champs.

Le Rideau baisse.

F I N.

COMÉDIES NOUVELLES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

- L'Apothéose de Beaurepaire, comédie en 1 acte
et en vers, du citoyen Lesur. 1 15 s.
- Le Château du Diable, comédie héroïque en
4 actes et en prose, du citoyen Loaisel
Tréogathe. 1 5
- La Bisarrerie de la Fortune, comédie en 5 actes
et en prose, par le même. 1 10
- Le Cousin de tout le Monde, comédie en 1 acte
et en prose, du citoyen Picard. 1 5
- Les Brigands de la Vendée, opéra-vaudeville
en 2 actes et en prose, par le C. Boullant. 1 5
- Arlequin friand, comédie en un acte et en
prose, par le Citoyen Picard. 1 5
- La Moitié du Chemin, comédie en trois
actes et en vers, par le C. Picard. . . 1 10
- A-bas la Calotte, ou les Déprêtrisés, comé-
die en un acte, par le citoyen Rousseau. . . 1 5
- Le Rival Inattendu, comédie en 1 acte
et en prose, par le citoyen Gassier St-
Amand. 1 5
- Michel Cervantes, comédie en trois actes,
mélée d'ariettes, paroles du Citoyen Ga-
mas, musique du Citoyen Foignet. . . . 1 10
- Dalmanzy, ou le Fils naturel, comédie en
trois actes et en prose, par le C. Boullant. . 1 10
- Tout pour la Liberté, comédie en 1 acte et en
prose, par le Citoyen Ch. L. Tissot. . . . 1 10

Cadet Roussel^l, ou le Café des Aveugles,
comédie en trois actes et en prose, par les
Citoyens Jos. Aude et L. Tissot. 1 10
Les Émigrés aux Terres australes, comédie en
1 acte et en prose, par le Citoyen Gamas. . 1 5
La Ruse villageoise, Opéra-comique en 1 acte
et en vaudevilles, par le C. Sewrin. 1 10

De l'Imprimerie de CORDIER, rue Neuve-Beaurepaire,
No. 382.

